

XYZ. La revue de la nouvelle



L'un à l'autre

Jean-Paul Beaumier

Poupées

Number 20, November–Winter 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3660ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaumier, J. (1989). L'un à l'autre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (20), 6–10.

Tu continues à jouer comme si Dieu te regardait, sans entrain mais avec cette application trompeuse dont font souvent preuve les enfants dans leurs jeux.

Silvina Ocampo

« Elle s'appelle Élodie. »

On imagine une petite fille, six ou sept ans, avec ou sans tresses. Elle enlace une poupée de chiffon dont on devine déjà qu'elle est irremplaçable, et cela vous étonne, vous surprend. Non pas qu'elle soit attachée à une poupée, mais bien à cette poupée de chiffon achetée par hasard entre deux vols, entre deux vies, le long d'un interminable corridor où s'alignent une suite de devantures qui ne réussissent qu'à ajouter à votre ennui l'inutilité des souvenirs de voyage, des souvenirs comme tant d'autres choses qu'on traîne avec soi toute une vie. Vous ne cherchez pas précisément une poupée, à vrai dire vous ne cherchez rien, vos pensées redessinant dans votre esprit, trait par trait, comme si vous vous appliquiez à l'immortaliser, le visage de votre fille, son regard, ses longues tresses rieuses, lorsque vous l'avez aperçue dans ce fatras d'objets inutiles, attiré, fasciné par ce jouet d'enfant. Elle vous a tout de suite rappelé les poupées de votre jeune sœur, faisant soudainement ressurgir dans ce lieu de passage des pans entiers de votre enfance.

« Elle s'appelle Élodie », répète l'enfant en élevant cette fois la poupée vers votre visage pour que vous puissiez bien la voir. Tour à tour elle vous regarde, s'amusant de vous voir vous adresser à la poupée comme vous le faites avec elle. L'enfant enregistre chacune de vos paroles, chacun de vos gestes et, plus tard, lorsqu'elle se croira à l'abri de tout regard, vous la surprendrez à les répéter avec une étonnante exactitude. Jusqu'aux intonations de votre voix qui prendront une résonance étrange dans sa petite bouche.

Une semaine entière avec votre fille. Vous avez d'abord craint qu'elle ne refuse de partir seule avec vous, mais vous lui manquez autant

qu'elle vous manque. Longtemps après votre séparation, elle refaisait chaque nuit le même cauchemar: elle est seule dans cette grande piscine où vous aviez l'habitude de l'emmener se baigner et soudain, toutes les lumières s'éteignent. Elle vous appelle désespérément, mais vous ne répondez pas, elle crie et s'enfonce de plus en plus dans l'eau noire jusqu'à ce que Maude, chaque fois, la prenne dans ses bras, lui parle doucement comme elle aimerait que vous le fassiez, et lui explique pourquoi vous ne venez pas lorsqu'elle vous réclame, pourquoi vous n'êtes plus là. Jamais Maude n'avait fait allusion aux cauchemars de l'enfant, mais la veille de votre départ elle vous en a parlé. Bien que tout fût maintenant rentré dans l'ordre, le cauchemar pouvait refaire surface, alors il valait mieux que vous le sachiez.

Immobile et sérieuse, l'enfant vous regarde conduire en désignant de temps à autre du doigt à Élodie ce qui retient momentanément son attention. Puis, c'est l'avalanche de questions: Partez-vous souvent en voyage comme avant? Où êtes-vous allé la dernière fois? l'avant dernière fois? l'avant-avant dernière fois? Est-ce cette fois-là que vous avez ramené Élodie? Où irez-vous la prochaine fois? Pourra-t-elle venir avec vous? Pourquoi? Que mangez-vous en voyage? Pensez-vous souvent à elle? à sa mère? à Élodie? Va-t-on bientôt arriver?

Lorsque enfin repue de toutes vos réponses, l'enfant se tait et regarde droit devant elle, une route de vacances d'abord parcourue à trois, gardant pour elle la seule question qu'elle n'ose pas vous poser. C'est alors que vous avez cet étrange pressentiment, la vision fugitive du cauchemar de l'enfant où vous n'intervenez que par votre absence. Peut-être n'est-ce dû qu'à la fatigue, à la gravité de l'enfant, cette façon qu'elle a de fixer le vide malgré son jeune âge, de tenir si fermement contre elle sa poupée jusqu'à ce qu'elle s'assoupisse après s'être répété chacune de vos réponses.

L'enfant vous ressemble à tous les deux, pensez-vous en l'observant dormir (combien d'heures ainsi passées à l'épier). Elle a ses yeux, mais cette façon de dévisager les gens, de fixer des objets dans l'espace, de se perdre au delà du visible, c'est vous. Et cela est d'autant plus troublant lorsque c'est vous qu'elle traverse du regard. Vous avez alors l'impression que plus rien ne vous rattache à l'enfant, que plus rien ne vous rattache à vous-même, mais déjà l'enfant s'étire, se frotte les yeux de la main droite, la gauche tenant toujours fermement contre elle la poupée de chiffon qui n'attend qu'un mot, qu'un regard de l'enfant pour aussitôt

reprendre vie. Elle se retourne vers vous, vous sourit et, comme Élodie, vous vous sentez à nouveau revivre.

« Élodie aussi a dormi ? »

Vous répondez par l'affirmative, sachant bien que c'est la seule réponse qu'il vous faut donner.

« C'est ma meilleure amie, laisse échapper l'enfant entre deux étirements. Elle me dit tout et je lui dis tout. C'est vrai, Élodie ? »

Vous allez lui demander si elle l'accompagne aussi à l'école, mais vous vous retenez à temps. Pourquoi ne pas croire l'enfant le temps du voyage, basculer dans son monde au lieu de lui imposer vos limites ?

De nouveau elle vous assaille de questions au sujet de votre nouvelle vie, de nouveau elle évite la seule qui lui importe vraiment. Maude et vous lui avez pourtant maintes fois expliqué qu'elle n'y est pour rien dans votre décision de ne plus vivre ensemble, vous l'aimez toujours autant, peut-être même davantage depuis qu'elle vous manque si cruellement chaque fois que vous rentrez de voyage et que vous ne retrouvez qu'un appartement vide, vide et silencieux. Vous l'aimerez toujours, peu importe l'endroit où vous serez, peu importe ce qui vous arrivera, comment lui expliquer ces choses que vous parvenez difficilement à comprendre vous-même, à accepter. Jamais vous ne l'abandonnez, de cela elle doit être certaine, jamais vous ne la laisserez se noyer sous vos yeux dans cette piscine où vous aviez l'habitude d'aller vous baigner avec elle, où vous retournerez aussi souvent qu'elle le désirera.

« Élodie aussi pourra venir ? »

Bien sûr qu'elle le pourra, répondez-vous à l'enfant qui ne vous quitte pas des yeux, vous lui trouverez même un joli maillot de bain. L'enfant éclate de rire en imaginant sa poupée en maillot de bain, elle rit, elle rit, et vous voilà bientôt pris par le fou rire de l'enfant, pris dans les mailles de cet instant de bonheur si fragile, si irréal.

« Mais Élodie ne sait pas nager », vous dit l'enfant sans pouvoir s'arrêter de rire.

Qu'à cela ne tienne, dès demain vous y verrez. Il n'y a rien de mieux que la mer pour apprendre à nager, lui répondez-vous, sûr de vous, heureux d'être le père de cette enfant qui rit à vos côtés.

Lorsque enfin vous arrivez, il fait nuit. L'enfant s'est endormie, enserrant sa poupée dans ses petits bras, joue contre joue, et vous ne savez

qui de la poupée de chiffon ou de l'enfant émet ce léger bruissement. Devant vous la mer s'étend, vous ne l'apercevez pas, mais son odeur, sa rumeur vous ont déjà rejoint, atteint jusque dans vos souvenirs. Vous vous revoiez au même endroit il y a à peine deux ans, trois au plus, tout va trop vite, beaucoup trop vite, Maude et vous marchant sur la plage tandis que l'enfant dort, comme en ce moment, l'enfant que vous transportez dans vos bras jusqu'à l'intérieur où rien n'a changé, que vous couchez dans le même lit qu'il y a deux ou trois ans, remontant doucement sur elle et la poupée une couverture de laine pour qu'elles ne prennent pas froid. Vous les embrassez tendrement sur le front en leur souhaitant une bonne nuit, les regardez une dernière fois dormir, l'enfant et la poupée enlacées comme vous les retrouverez le lendemain. Mais à ce moment vous l'ignorez, vous ne pensez qu'à cette semaine de vacances, heureux d'être enfin arrivé, comptant sur l'enfant et ses jeux pour vous évader, pour oublier cette vie qui vous pèse de plus en plus.

Cette nuit-là, longtemps vous marchez le long de la grève, ne sentant ni la fatigue du voyage ni la fraîcheur de la nuit, vous abandonnant plutôt au bruit des vagues, aux souvenirs de vacances d'il y a deux ou trois ans, les dernières que vous ayez prises. Vous repensez aux paroles de Maude cette autre nuit semblable à celle-ci où vous marchiez côte à côte, une vague venant parfois lécher vos pieds, l'enfant comme maintenant endormie: « Elle t'obligera à t'arrêter, à lui consacrer du temps, tu verras, avait-elle dit, c'est elle qui t'obligera à repenser tes choix. » Vous aviez alors souri, ne voyant dans cette obligation qu'une restriction, un poids de plus rattaché à vos responsabilités. Ce n'est que depuis peu que vous avez accepté de *perdre du temps* avec votre enfant, que vous avez besoin d'elle.

Vous avez dû sombrer dans un profond sommeil alors que le jour pointait déjà à l'horizon et l'enfant, vous voyant dormir peut-être pour la première fois, n'aura pas voulu vous réveiller. Sans faire de bruit, exhortant sa poupée à en faire autant, elle aura revêtu son maillot de bain, se disant que vous ne la disputeriez pas si elle restait au bord, qu'il n'y avait aucun danger, et puis je sais nager et je vais te l'apprendre, aurait-elle dit à Élodie qui avait tellement hâte de voir la mer, de sentir la force des vagues contre son petit corps de chiffon.

« Je m'appelle Élodie. »

Vous croyez d'abord avoir mal entendu, absorbé que vous êtes à emballer les jouets de l'enfant, lorsque vos yeux se posent sur les siens,

deux billes de verre éclatant qui vous regardent perdre peu à peu contenance. De nouveau vous luttez contre le souvenir, incapable depuis de chasser cette image de votre esprit, deux petits corps enlacés l'un à l'autre, vous avez tout fait pour la sauver mais il était déjà trop tard, avant même que vous ne vous précipitiez dans l'eau glaciale en hurlant son nom, son nom que vous ne pourrez plus jamais ni prononcer ni entendre sans vous revoir sur cette plage, criant comme devait crier l'enfant lorsqu'elle vous appelait, avant même que vous n'atteigniez l'eau son jeune corps avait déjà abandonné la lutte par trop inégale, ses dernières forces épuisées à retenir tout contre elle cette poupée de chiffon qu'au fond de vous vous détestez, mais dont vous ne pourrez jamais vous défaire.

Né à Trois-Rivières en 1954, Jean-Paul Beaumier signe régulièrement des chroniques de littérature étrangère dans le magazine *Nuit blanche*. Membre fondateur des éditions L'instant même, il y a publié en 1988 *l'Air libre*. Il a également publié des nouvelles dans les revues *Imagine...*, *Liberté*, *XYZ*, *Brèves* et dans le collectif *l'Aventure, la mésaventure*.



André Vanasse

*La Littérature québécoise à
l'étranger.
Guide aux usagers*

96 p., 9,95 \$

